Introduction

Sorbonne Université

Séminaire « Sexualités, genres, savoirs en littérature et dans les arts »

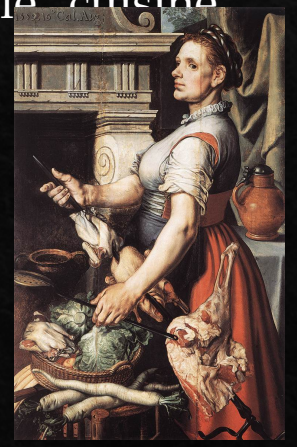
Genre et alimentation – 2024-2025

Pieter Aertsen, Cuisinière devant un four, Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts, 1559.

- p. 20-21 « une femme, lorsqu'elle est indisposée, précipite une échéance naturelle, la putréfaction, opération que les techniques de conservation ont précisément pour but de retarder, d'annuler ou de contrôler »

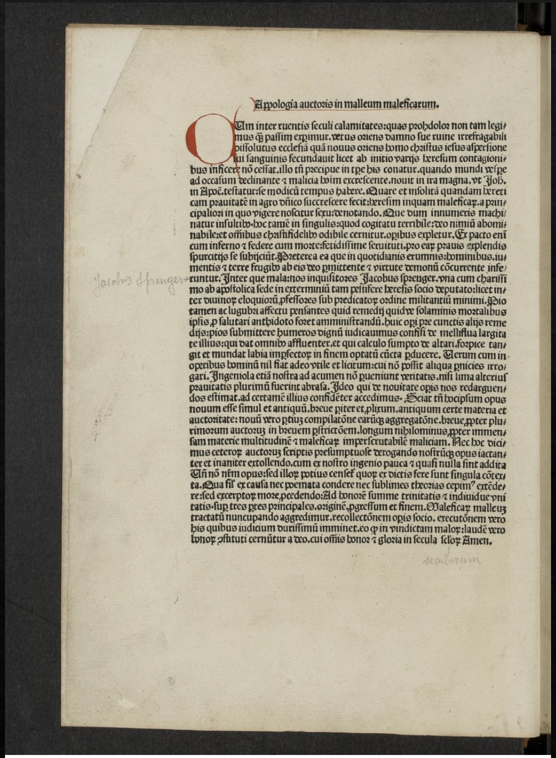
- p. 40 « Lait et vin s'opposent très fortement comme étant situés le premier entièrement du côté des femmes – tous les soins aux vaches et la crèmerie leur reviennent – le second du côté des hommes ».

- p. 63 « Ce qui n'est pas de leur ressort [aux hommes], c'est de faire bouillir la marmite, de cuisiner pour leur famille, cuisine où domine le bouilli, le feu enfermé et lent ».

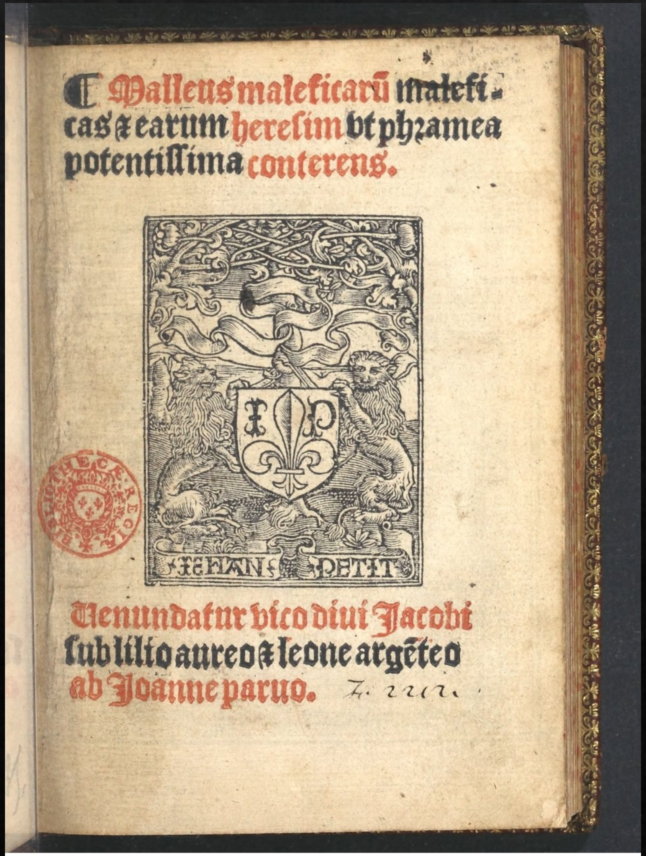


Non plus nourrir l'autre mais le dévorer : les femmes cannibales à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance

« à en croire les pénitentiels du haut Moyen Âge et bien d'autres sources, c'est dans leurs rangs [celui des femmes] qu'il faut aller le plus souvent chercher les anthropophages » Vincent Vandenberg, « Cannibalismes antiques et médiévaux ». *De chair et de sang*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2014.


Appologia auctoris in malleum maleficarum.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Carré d'art / Nîmes


Malleus maleficarũ maleficas ⁊ earum heresim vt phramea potentissima conterens.

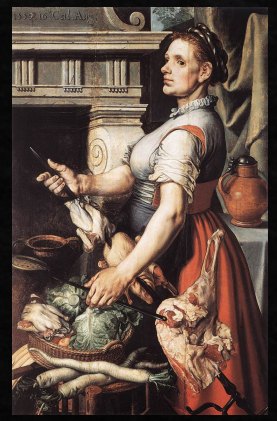
Venundatur vico diui Jacobi sub lilio aureo ⁊ leone argẽteo ab Joanne paruo.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Henry Institoris (Kraemer) et Jacques Sprenger, *Malleus maleficarum*, édition Armand Danet, Paris, Plon, 1957.

p. 246 « quand elles ne réussissent pas l'avortement, [les sorcières] dévorent l'enfant ou elles en font l'offrande au démon. […] certaines sorcières, allant contre le penchant naturel (humain), et même contre la nature de toutes les bêtes, la louve seule exceptée, ont l'habitude de dépecer et de manger des enfants. A ce sujet, l'Inquisiteur de Côme, dont on fera mention plus loin, a rapporté ceci. […] Un homme en effet avait vu disparaître un enfant au berceau ; ayant surpris une assemblée de femmes dans la nuit, il avait juré les avoir vues tuant l'enfant, buvant son sang. Aussi en une seule année, l'année précédente, l'Inquisiteur dit avoir livré au feu quarante et une sorcières, quelques-unes ayant pris la fuite chez l'archiduc d'Autriche Sigismond ».

p. 405 « Dès que l'enfant est né, si la mère n'est pas elle-même sorcière, la sage-femme porte l'enfant hors de la chambre sous prétexte de le réchauffer ; puis l'élevant dans ses bras, elle l'offre au prince des démons Lucifer et aux autres démons ; tout cela dans la cuisine au-dessus du feu ».



Agrippa d'Aubigné, Tragiques (1606).

Quand Nature sans loi, folle, se dénature,
Quand Nature, mourant, dépouille sa figure,
Quand les humains, privés de tous autres moyens,
Assiégés, ont mangé leurs plus fidèles chiens ;
Quand sur les chevaux morts on donne des batailles
A partir le butin de puantes entrailles ?
Même aux chevaux péris de farcin et de faim
On a vu labourer les ongles de l'humain,
Pour chercher dans les os et la peau consumée
Ce qu'oubliait la faim et la mort affamée.
Cette horreur, que tout œil en lisant a douté,
Dont nos sens, démentait la vraie antiquité ;
Cette rage s'est vue, et les mères non-mères
Nous ont de leurs forfaits pour témoins oculaires.
C'est en ces sièges lents, ces sièges sans pitié,
Que des seins plus aimants s'envole l'amitié.
La mère du berceau son cher enfant délie ;
L'enfant qu'on débandait autrefois pour sa vie
Se développe ici par les barbares doigts
Qui s'en vont détacher de nature les lois.
La mère défaisant, pitoyable et farouche,
Les liens de pitié avec ceux de sa couche,
Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,
Les intestins brûlants par les tressauts du sang,
Les sens, l'humanité, le cœur ému qui tremble,
Tout cela se détord et se démêle ensemble.
L'enfant, qui pense encore aller tirer en vain
Les peaux de la mamelle, a les yeux sur la main
Qui défait les cimois : cette bouche affamée,
Triste, sourit aux tours de la main bien-aimée.
Cette main s'employait pour la vie autrefois,
Maintenant à la mort elle emploie ses doigts,
La mort, qui d'un côté se présente effroyable,
La faim, de l'autre bout, bourrelle impitoyable.
La mère, ayant longtemps combattu dans son cœur
Le feu de la pitié, de la faim la fureur,
Convoite dans son sein la créature aimée,
Et dit à son enfant, moins mère qu'affamée :
« Rend, misérable, rend le corps que je t'ai fait
Ton sang retournera où tu as pris le lait ;
Au sein qui t'allaitait rentre contre nature :
Ce sein, qui t'a nourri, sera ta sépulture ! »
La main tremble en tirant le funeste couteau,
Quand, pour sacrifier de son ventre l'agneau,
Des pouces elle étreint la gorge qui gazouille
Quelques mots sans accents, croyant qu'on la chatouille.
Sur l'effroyable coup le cœur se refroidit,
Deux fois le fer échappe à la main qui roidit ;
Tout est troublé, confus, en l'âme qui se trouve
N'avoir plus rien de mère et avoir tout de louve ;
De sa lèvre ternie il sort des feux ardents ;
Elle n'apprête plus les lèvres, mais les dents,
Et des baisers changés en avides morsures !
La faim achève tout de trois rudes blessures ;
Elle ouvre le passage au sang et aux esprits.
L'enfant change visage et ses ris en ces cris ;
Il pousse trois fumeaux, et, n'ayant plus de mère,

L’alimentation en littérature, une mythologie genrée

Introduction

M2FR435C / M4FR435C

Sexualités, genres, savoirs en littérature et dans les arts

Année 2024-2025

Genre et alimentation

Karin Becker et Olivier Leplatre (dir.), *Écritures du repas. Fragments d'un discours gastronomique*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2007.

« Le repas, où se réalise la réserve signifiante de l'aliment, le ramifie dans le foisonnement de pratiques humaines. De ce point de vue, en même temps qu'il dépend de la situation historique où il se produit, le repas donne à l'aliment une aura mythique : il l'intègre dans un rituel où se rejoue l'ensemble des traits de l'existence humaine. »

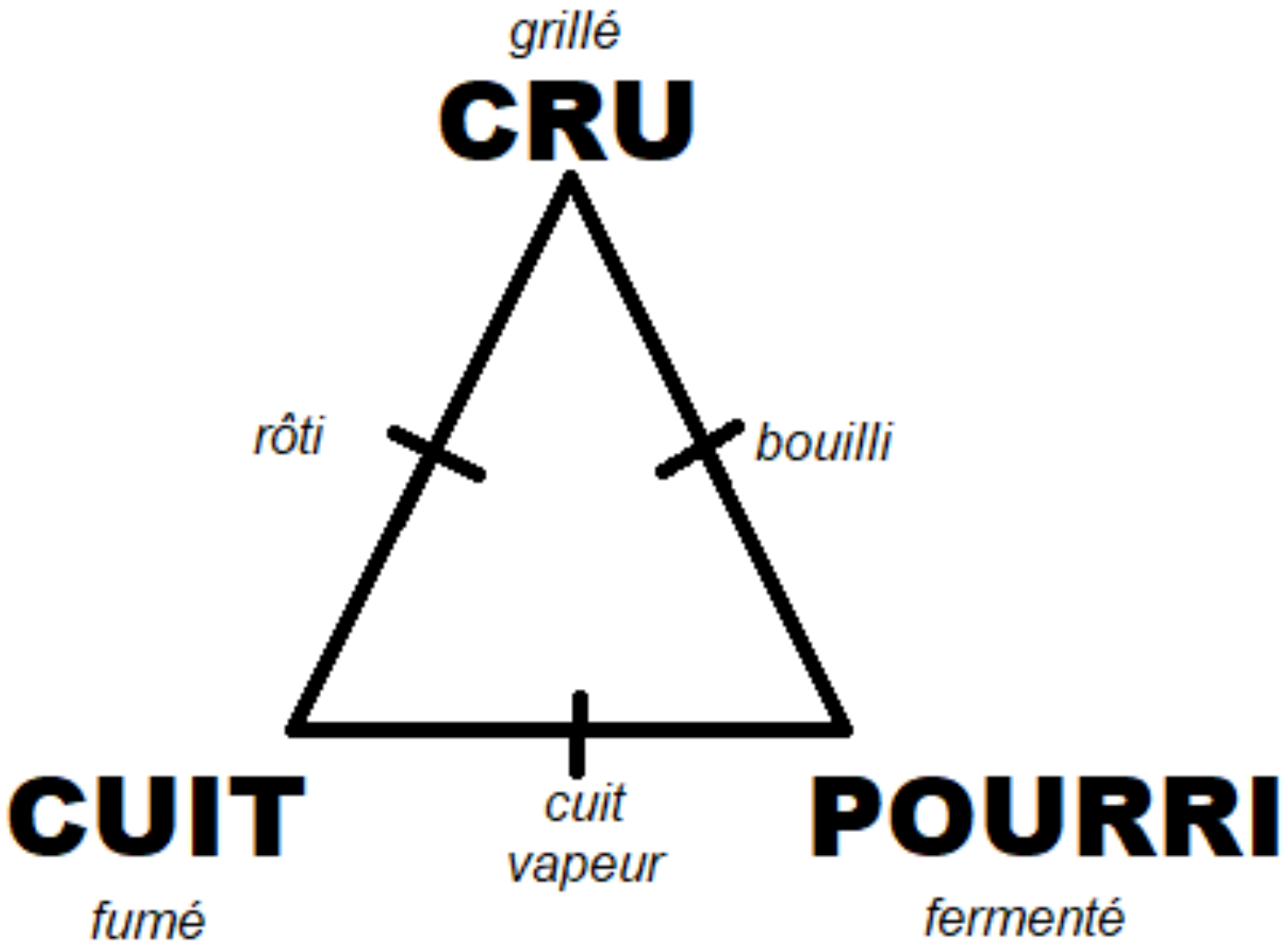
(p. 7)

Claude Levi-Strauss, « L'art de donner du goût », *Le Courrier de l'UNESCO*, avril 1957.

« La consommation de la nourriture est, en effet, une activité éminemment sociale. Rares sont les peuples qui, comme les Paressis du Brésil central, mangent seuls et cachés, pour dissimuler l'acte obscène de se nourrir. »

Source : https://shs.cairn.info/claude-levi-strauss--9782361065584-page-115?lang=fr

Claude Lévi-Strauss, « Le triangle culinaire ». *L'Arc*, n° 26, 1963.



Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.

« À partir de cette prohibition et de cette invalidité partielle, se met en place un discours sur un destin biologique féminin chargé de mystère, discours véhément, passionné, et se dégage un système de représentations ayant trait à leurs pouvoirs. »

(p. 22)

Patricia Marie, « La cuisine professionnelle: un métier d'homme ? », dans Kilien Stengel (dir.), *La cuisine a-t-elle un sexe ?*, Paris, L'Harmattan, 2018

« L'activité culinaire n'échappe donc pas à cette forme de division du travail dérivant des rapports sociaux de sexe : « aux femmes, la cuisine ménagère et domestique ; aux hommes, "l'art culinaire" et la cuisine commerciale. »

(p. 29)

Mike Newell, *Donny Brasco*, TriStar, 1997, 35 mm Dolby, 125 min.

https://www.youtube.com/watch?v=O06YWbuMCfA

Linda Lê, *Les Trois Parques*, Paris, Pocket, 1999 [1997].

« Il n'y avait rien à faire, ma cousine ne pensait qu'à ça. Cuisiner et manger. Manger et cuisiner. Des plats où l'on en avait pour sa peine. Des plats lourds, gras, épicés, qui donnaient des bouffées de vapeur, chargeaient la langue et l'estomac, faisaient chaud au ventre, charriaient des gargouillis le long de la gouttière, remuaient les fondations. […] Et dans le silence de son enclos, elle humait l'odeur des röstis dorés à point, tout en s'écoutant mâcher la viande prise dans une épaisse sauce brune. »

(p. 78)

Linda Lê, *Les Trois Parques*, Paris, Pocket, 1999 [1997].

« Il faudrait un plat du tonnerre, de quoi enflammer les papilles du vieillard, qui s'était mis lui aussi à fricoter dans l'arrière-cour de la maison bleue, transformée en cuisine sur un coup de tête.

Il cuisinait au charbon, des recettes qu'il accommodait comme il cultivait les fleurs, en mélangeant les ingrédients selon l'humeur. Il passait toute la matinée dans l'arrière-cour, les yeux larmoyants, le nez dans la fumée, à entretenir la braise, pilonner des épices, griller des anguilles, plumer de la volaille. »

(p. 78-79)

Lauren Malka, *Mangeuses*, Paris, Les Pérégrines, 2023.

« Dans la mythologie, la littérature, le cinéma, les hommes mangent, dévorent, gloutonnent. Ils musclent leur fraternité autour de grandes bouffes, de banquets. Les femmes? Elles ne mangent pas. Aucun roman ni aucun film célèbres ne les réunissent autour de tablées. La sororité s'émiette à chaque siècle en conseils et astuces pour briller aux fourneaux, rester "appétissantes" et surtout… ne pas manger. »

(p. 14)

Naissance de la gastronomie dans la littérature

- Joseph Berchoux, *La Gastronomie, ou l'Homme des champs à table* (1801), dans *Les Classiques de la table*, Rungis, Maxtor, 2019 (fac-similé de l'édition de 1848).
- Jean Anthelme Brillat Savarin, *Physiologie du goût* (1825), Paris, La République des Lettres, 2023.

Yves Gagneux, *Le Glouton, le gourmand et le gastronome*, Paris, Vendémiaire, 2020.

« Pour nettoyer la gourmandise de ses scories morales, d'autres s'efforcent d'ériger la cuisine en art. [...] Dès 1801, Berchoux affecte de revendiquer pour la cuisine un statut supérieur mais le tour burlesque du propos montre l'écrivain pleinement convaincu de la trivialité des œuvres culinaires. »

(p. 199-200)

Maryse Condé, *Victoire, les saveurs et les mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008 [2006].

« Ce que je veux, c'est revendiquer l'héritage de cette femme qui apparemment n'en laissa pas. Établir le lien qui unit sa créativité à la mienne. Passer des saveurs, des couleurs, des odeurs des chairs ou des légumes à celles des mots. Victoire ne savait pas nommer ses plats et ne semblait pas s'en soucier. Elle était enfermée le plus clair de ses jours dans le temple de sa cuisine, petite case qui s'élevait à l'arrière de la maison, un peu en retrait de la case à eau. Sans parler, tête baissée, absorbée devant son *potajé* tel l'écrivain devant son ordinateur. Elle ne laissait à personne le soin de hacher une cive ou de presser un citron comme si, en cuisine, aucune tâche n'était humble si on vise à la perfection du plat. Elle goûtait fréquemment, mais, une fois la composition terminée, ne touchait pas. » (p. 104-105)